



HAL
open science

Jean Flori. - La chevalerie. Paris, Gisserot, 1998 (Bien connaître); Id. - Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge. Paris, Hachette Littératures, 1998 (La vie quotidienne)

Martin Aurell

► **To cite this version:**

Martin Aurell. Jean Flori. - La chevalerie. Paris, Gisserot, 1998 (Bien connaître); Id. - Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge. Paris, Hachette Littératures, 1998 (La vie quotidienne). Cahiers de civilisation médiévale, 2000, 43 (170), pp.211-212. <halshs-01333268>

HAL Id: halshs-01333268

<https://shs.hal.science/halshs-01333268v1>

Submitted on 17 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Jean Flori. — *La chevalerie*. Paris, Gisserot, 1998 (Bien connaître)
Id. — *Chevaliers et chevalerie au moyen âge*. Paris, Hachette
Littératures, 1998 (La vie quotidienne).

Martin Aurell

Citer ce document / Cite this document :

Aurell Martin. Jean Flori. — *La chevalerie*. Paris, Gisserot, 1998 (Bien connaître); Id. — *Chevaliers et chevalerie au moyen âge*. Paris, Hachette Littératures, 1998 (La vie quotidienne).. In: Cahiers de civilisation médiévale, 43e année (n°170), Avril-juin 2000. Regards croisés sur l'An Mil. pp. 211-212;

http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_2000_num_43_170_2778_t1_0211_0000_2

Document généré le 01/06/2016

l'Antiquité, émergente dans les textes, puis la réception de la Bible et des livres liturgiques, le déroulement de l'année liturgique dans son ensemble, enfin l'apparition des saints, protecteurs et fondateurs, et le culte des reliques. Un chapitre est consacré aux inscriptions expliquant les programmes iconographiques. Le dernier chapitre concerne les inscriptions funéraires, groupe le plus volumineux des monuments épigraphiques. Après une introduction bibliographique sont étudiés la typologie et le développement de l'époque paléochrétienne au xv^e s. Le livre se termine par une liste des collections manuscrites les plus importantes d'inscriptions funéraires conservées dans les bibliothèques françaises.

L'ouvrage de R. Favreau montre la gamme des possibilités multiples de la recherche épigraphique et des questions à poser à l'examen des inscriptions qui sont des sources éminentes pour notre connaissance de la vie médiévale, puisqu'elles sont imprégnées d'histoire de la chrétienté et de l'Église; cet ouvrage rassemble une matière exemplaire, une mine de renseignements les plus divers et de ce fait constitue une aide précieuse pour une continuation systématique des travaux. La science de l'épigraphie en est profondément redevable à R. Favreau.

Walter Koch.

Jean FLORI. — *La chevalerie*. Paris, Gisserot, 1998, 128 pp. (Bien connaître).

Id. — *Chevaliers et chevalerie au moyen âge*. Paris, Hachette Littératures, 1998, 307 pp. (La vie quotidienne).

Au cours de la dernière décennie, Jean Flori s'est imposé comme le meilleur spécialiste français de la chevalerie. C'est en effet avec constance et sans dispersion qu'il a investi ce sujet, auquel il a consacré une quantité considérable d'articles érudits et plusieurs ouvrages de haute vulgarisation. Peut-être même la presque totalité de son œuvre porte-t-elle sur ce thème, si l'on considère que la croisade, le second de ses centres d'intérêt, ne représente que le versant ultra-marin des pratiques guerrières et de l'idéologie des combattants de l'aristocratie occidentale.

Les deux ouvrages dont nous rendons compte simultanément ici font le point, de façon synthétique, sur l'état des recherches de cet historien.

Ils ont en commun d'en livrer, avec clarté et précision, les principales conclusions à un large public. Des contraintes éditoriales les rendent cependant fort différents, dans leur conception d'ensemble, l'un de l'autre. *Chevaliers et chevalerie* suit les exigences imposées par la collection « La vie quotidienne », qui, tout en ayant fait peau neuve, impose encore un cadre relativement contraignant à ses auteurs; il est toutefois doté d'un précieux appareil critique. Moins classique dans sa facture, *La chevalerie* ne comporte pas de notes, mais il est aussi plus personnel et réfléchi, présentant sous forme d'essai des idées originales et des hypothèses novatrices. Force est d'insister sur celle qui paraît la principale qualité de ce livre : l'effort pédagogique fourni pour œuvrer, à l'aide d'exemples documentaires concrets, à l'intelligibilité d'un domaine difficile, où des polémiques et débats — sans doute nécessaires dans une époque de jeunesse et de vitalité historiographique — ont introduit de la confusion à force de trop vouloir nuancer, chercher l'originalité à tout crin ou intellectualiser les problèmes dans le jargon d'une écriture laborieuse. Ici, en revanche, l'ordre, la rigueur et la clarté sont de mise dans deux ouvrages où aussi bien le médiéviste professionnel, l'amateur cultivé ou l'étudiant en sciences humaines trouveront toujours leur compte.

Faut-il rappeler le fil conducteur de la thèse de doctorat de J. Flori, publiée en deux volumes en 1983 et 1986? Il s'agit de l'appropriation progressive par l'aristocratie guerrière de l'idéologie royale qui préconise le rétablissement de la justice et de la paix sur terre grâce à la défense des démunis. Entre le x^e et le xiii^e s., cette longue chute d'un modèle politique coïncide avec l'effondrement des institutions centrales de gouvernement et l'émergence des châtellenies indépendantes. Il est donc parallèle à la mainmise du ban par la noblesse, qui fait du coup sienne une justification du pouvoir de commander les hommes, naguère exclusivement régaliennne. Cette évolution transparait, en particulier, dans le passage des rites et des formules liturgiques du couronnement et du sacre, qu'on retrouve dans la remise de bannière aux avoués, préposés à la protection des églises, puis dans l'adoubement des autres combattants.

Dans un tel contexte, la chevalerie répond à sa définition traditionnelle, à savoir celle d'une éthique pétrie de valeurs ecclésiastiques, d'une déontologie proposée par les clercs aux profes-

sionnels de la guerre. La diffusion de cette idéologie ne saurait intervenir qu'au XI^e s., en même temps que la réforme grégorienne et le mouvement de la Paix de Dieu. Elle va, en outre, de pair avec l'évolution politique qui gonfle considérablement les effectifs de la chevalerie, terme qu'il faut prendre cette fois-ci au sens social et non plus éthique. Dans cette seconde acception, il désigne le groupe restreint de cavaliers combattant avec la lance comme une pique horizontale fixée sous le bras. Cette nouvelle technique militaire exige un équipement coûteux et un très long entraînement. Elle interdit la guerre au plus grand nombre, pour la réserver à quelques « élus » : le philosophe Raymond Lulle n'affirme-t-il pas que le chevalier (*miles*) a été choisi parmi « mille ». La présentation du problème par J. Flori est incompatible avec la tentative de faire remonter la chevalerie aux temps de Charlemagne afin d'effacer la coupure que représente l'an mil dans l'aristocratie médiévale. L'A. voit, p. ex., dans la dation d'armes à Louis le Pieux beaucoup plus « le signe de la publication d'un droit de gouverner » qu'un quelconque adoubement aux implications religieuses bien affirmées.

Il croit, en outre, à la profondeur des transformations qui affectent le groupe aristocratique au lendemain de l'effondrement de l'Empire carolingien. Sur ce point, il reprend le schéma classique de G. Duby et de L. Genicot prônant la fusion en une seule catégorie des *nobiles*, l'ancienne aristocratie du sang, et des *militēs*, guerriers professionnels, souvent issus de la paysannerie, qui réussissent d'irrésistibles ascensions sociales. À ses yeux, la portée de cette mutation nobiliaire est grande, y compris sur le plan quantitatif. Considérable a dû être le nombre de ces *militēs*, que les chartes n'hésitent pas à qualifier de *gregarii*, *villani*, *ignobiles* ou *pageses*, pour bien marquer la bassesse de leurs origines. Tout change à partir des années 1200, où on peut reprendre le modèle de M. Bloch pour qui la noblesse — qualité héréditaire, statut juridique et reconnaissance sociale — et la chevalerie — corporation de combattants et leur éthique professionnelle — deviennent une seule et même chose, rendant du coup plus difficile l'agrégation de nouveaux membres à cette « classe de droit ».

L'étude de la terminologie est un autre domaine dans lequel J. Flori se meut avec aisance. En ancien français, *adober* ne veut donc pas dire

« frapper », comme le voulait M. Bloch, mais « préparer » ou « armer », comme il ressort d'une analyse serrée de la chanson de geste. L'étude du verbe *militare* est poussée plus loin. Ce mot comporte une dimension religieuse qu'on ne saurait négliger, dans le sens paulinien ou bédictin de maîtrise de ses propres passions. Il explique le binôme *militēs Dei - militēs seculi*, qui se met en place avec l'abandon progressif du pacifisme par les clercs et avec la diffusion de l'augustinisme politique qui accepte la guerre juste et défensive. La croisade toutefois permet la genèse des *militēs Christi*, voire des ordres militaires, aux antipodes de l'idéal chrétien primitif. *Militare* comporte, d'ailleurs, une nuance ministériale, de service, en relation étroite avec le caractère subalterne du chevalier à l'égard d'un châtelain.

Ces deux ouvrages accordent une large place à l'étude de la littérature chevaleresque, et plus concrètement à la chanson de geste et au roman arthurien. Or, la fiction que ceux-ci comportent pourrait disparaître comme un leurre éloignant l'historien de la réalité sociale. J. Flori déjoue ce piège : il montre que le cadre où se déroulent les aventures de ces héros de légende ne diffère guère de celui que livrent chartes et chroniques. Mais surtout il s'attache à percer un univers mental, en présentant cette littérature comme « l'autoportrait flatteur que la chevalerie, sans cesse, observe pour mieux lui ressembler ». On peut ainsi dégager une vision assez précise du sens de l'honneur et du courage (*shame culture*), avec les nuances qui différencient la déraison de Roland de la modération de Vivien, ou bien sur le défi, sur la rançon ou sur la merci, sujets rarement explorés par les médiévistes. Une remarque intéressante concerne l'épopée dont le cadre est davantage celui de la *reconquista* ibérique, pourvoyeuse de butin et de terres, que celui de la croisade ; à ce sujet, on regrette la faible part accordée aux exemples puisés dans les sources d'outre-Pyrénées qui, sur des sujets aussi divers que la guerre, l'ascension sociale des chevaliers ou les soldes auraient apporté d'importants éléments de réflexion et de comparaison à l'exemple français, qui se taille tout logiquement dans cet ouvrage la part du lion. Mais le sujet est trop vaste et l'A. ne pouvait pas tout exposer. Ces deux livres rendront bien des services.

Martin AURELL.